

La rafle des savants allemands ou l'opération "Lusty"

Autor(en): **Hunt, M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **98 (1953)**

Heft 8

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342542>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La rafle des savants allemands

ou L'opération « Lusty »

Par un beau matin de juin 1945, j'étais assis dans la cabine d'un camion de l'aviation américaine, en train de rebondir sur les routes semées de trous de bombes, dans le centre de l'Allemagne.

J'étais en mission. Mais c'était une curieuse mission. J'avais dans ma poche des ordres secrets m'assignant à l'exécution du « Projet Lusty », une opération extra-rapide menée par l'aviation américaine pour débusquer et mettre la main sur tous les savants nazis d'Allemagne. Il fallait faire vite, avant que nos alliés, Russes, Anglais ou Français, puissent en faire autant.

Deux jours plus tôt, au QG de l'aviation, un colonel, impératif et laconique, m'avait tendu mes ordres et m'avait mené devant une carte dans la salle des opérations.

— Vous voyez cette ligne noire ? C'est là que nous nous sommes arrêtés en face des Russes. Nous sommes censés leur remettre une large zone pour le 1^{er} juillet. Nous reculerons donc jusqu'à cette ligne rouge. Sans attendre, nous allons faire sortir de cette zone (secrètement, bien entendu) tous les savants allemands, spécialistes de l'industrie de guerre, que nous pourrons trouver. Nous les embarquerons pour les U.S.A. et ils y travailleront pour nous. Je puis vous dire, entre nous, que nous avons promis à quelques-uns d'entre eux la nationa-

lité américaine. Mais n'en faites pas mention si vous pouvez l'éviter.

Il s'interrompit pour me regarder :

— Vous semblez un peu étonné ? Si c'est la moralité de l'opération qui vous gêne, n'y pensez pas ! Les Russes sont en train de faire la même chose dans leur zone. Il faut être aussi pratique qu'eux !

Deux jours après, à midi, mon camion pénétrait dans la ville de Bad Kissingen, au nord de la Bavière. J'allai rendre visite immédiatement au colonel Eric Warburg, un grand bonhomme grisonnant et brusque.

— Asseyez-vous, me dit-il et écoutez-moi attentivement, car il faut que vous soyez en route d'ici une heure. Voici une liste de noms et d'adresses. Faites tout ce que vous pourrez pour nous amener ces gens-là. Dites-leur qu'on les emmènera aux U.S.A. pour travailler. Si vous entendez parler de quelqu'un d'autre qui présente un intérêt quelconque, amenez-le aussi. Les familles viennent aussi. Qu'elles emmènent quelques-unes de leurs affaires. Ah ! au fait, ne vous inquiétez pas de leurs opinions politiques. Nous nous en occuperons au moment où vous nous les ramènerez.

Une heure plus tard nous roulions rapidement vers l'est sur le ciment d'un autostrade, vers Zwickau, qui se trouvait à peine à 1500 mètres des positions de l'armée rouge.

Quelques heures après, j'étais assez découragé sur le succès de ma mission. Dans plusieurs villes, toutes les adresses s'étaient révélées fausses ou anciennes. Ma liste avait été composée par les Services de Renseignements de l'aviation, des mois auparavant, et bien des choses s'étaient produites depuis.

C'est assez sceptique et fatigué que j'entrai à Dessau, à 6 h. 30 du matin. Là, je fus réconforté en trouvant intacte, dans un beau quartier, la maison des Zindel.

Zindel était un des premiers dessinateurs d'avions des usines Junker et il avait déjà été « ramassé » par les hommes du

colonel Warburg, une semaine avant. Je frappai néanmoins. Une fenêtre s'ouvrit d'où sortit une tête grisonnante.

— Frau Zindel ? demandai-je.

— Oui.

— Descendez, s'il vous plaît. Nous avons à vous parler. Un instant suffit pour qu'elle soit près de nous, bouleversée et demandant :

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'y a-t-il ?

Je lui dis que son mari, maintenant installé à Bad Kissingen, avait décidé d'accepter les offres américaines et de travailler pour nous. Il fallait donc que nous l'emmenions, ce matin même, pour qu'elle le retrouve. Mais elle n'arrivait pas à comprendre cette précipitation. Pourquoi venait-on si tôt dans la matinée ?

— N'avez-vous donc rien entendu ? lui dis-je. Les Russes vont occuper Dessau et tout le pays jusqu'à Meiningen, et ce dans quelques jours.

M^{me} Zindel leva les bras au ciel. « Les Russes ! » dit-elle. « Les Russes, à Dessau ! »

— Oui, dans peu de temps. Peut-être aujourd'hui même. (Je mentais délibérément.) Par conséquent, faites immédiatement vos paquets !

Elle se précipita dans sa maison, en murmurant des excuses et des remerciements, et commença fébrilement ses valises.

M^{me} Zindel était ma première capture, et je me sentais au fond assez ridicule.

Quelques heures après, nous étions à Gotha, ville où l'on construisait pendant la guerre des planeurs et des cellules d'aviation. Dans une petite rue, je découvris la maison du D^r Werner Ditzen. Il m'ouvrit la porte lui-même. C'était un homme jeune, aux cheveux noirs coupés en brosse. Derrière lui, j'aperçus le visage tendu et pâle de sa jeune femme, interdite par la vue de mon uniforme.

— Que voulez-vous, me demanda-t-il ?

— Pas grand-chose, répondis-je. Je sais que vous êtes

dessinateur aux usines de Gotha. Qu'y faites-vous exactement?

— Hélas, pas grand-chose. Tout est fermé depuis quelques semaines. Mais je suis spécialiste des profils d'ailes pour les avions lents. Je suis docteur ès sciences.

Après quelques autres questions, je le sondai pour savoir s'il aimerait venir en zone américaine et de là aux U.S.A. Il apprécia l'idée, mais désira l'assurance que sa famille l'accompagnerait. Il voulait aussi savoir ce qu'il gagnerait, mais je n'avais moi-même, sur ce point, aucune précision. D'ailleurs, ajouta-t-il, il ne pourrait pas terminer ses affaires courantes ici avant un mois ou deux. C'est là que je jouai mon atout.

— Les Russes, laissai-je tomber négligemment, vont occuper Gotha, dans quelques jours.

Une heure et demie après, Ditzen, sa femme Marianna, et deux petits enfants, montaient dans le camion à côté de M^{me} Zindel. Et tout le monde se mit en route. Je me sentais mieux. Je ramenaï quelque chose, après tout. Et avant de revenir à Bad Kissingen, j'ajoutai quelques unités à ma collection : une jeune chimiste, un professeur de balistique, et la femme d'un autre ingénieur d'aviation, préalablement ramassé lui-même. Je livrai mon chargement au point de rassemblement créé pour le personnel scientifique allemand. C'était un petit hôtel appelé le « Wittelsbacher Hof ». Là, les Allemands étaient reçus par deux officiers américains et le directeur de l'hôtel leur donnait des chambres.

C'est ainsi que commença « l'opération Lusty », et dès lors, pendant plusieurs semaines, une demi-douzaine d'officiers d'aviation coururent le pays avec des missions de ce genre.

LES À-CÔTÉS D'UNE RAFLE

Un jour que je me reposais entre deux voyages, j'entrai en conversation avec un jeune lieutenant dont je ne me souviens que du surnom : Ding. Il était à Bad Kissingen depuis plus longtemps que moi et semblait en savoir assez long sur l'ensem-

ble de l'opération. Après une tasse de café, il devint loquace.

« Il y a quelque temps, me dit-il, les Alliés occidentaux avaient formé une alliance des Services techniques de renseignements. Mais au moment de l'effondrement allemand, les U.S.A. envoyèrent sur place leur propre service de renseignements pour l'aviation. Les autres avaient en même temps préparé des projets semblables. En tout cas, nous étions prêts à démarrer le jour même de la cessation des hostilités. Le plan originel consistait seulement à localiser les savants qui avaient travaillé à l'industrie de guerre, et à leur faire dire ce qu'ils savaient.

Aussitôt le jour venu, nous avons commencé à fouiller dans la zone russe, comme vous le savez. En même temps, nous avons poussé une pointe dans les zones anglaise et française. On dirait que les Russes ne sont pas les seuls dont nous nous méfions. D'ailleurs, dans cette chasse, nous nous jouons même des tours à nous-mêmes Américains, tant il y a de compétition. La Marine américaine a 200 enquêteurs qui fouillent le pays pour son propre bénéfice, sous les ordres d'un certain commandant Schade. Ils ont déjà ramassé un certain nombre de savants que, nous, nous cherchons. Les services techniques sont entrés en lutte, eux aussi. Ils ont même réussi à mettre la main sur von Braun et son équipe. Vous savez, c'est lui qui a mis au point les V2.

Peut-être toute cette lutte est-elle nécessaire, conclut-il, je ne sais pas. Mais je me demande combien de poison un pays peut absorber, sans en être lui-même incommodé, et en pensant que cela lui fait du bien. »

LA LEÇON DES INTERROGATOIRES

J'allai faire un tour dans le bureau des interrogatoires et je m'assis à côté d'un capitaine qui avait mission de poser les questions d'usage. Appelons-le Kœnig. A peu près 20 % des savants reconnaissent avoir adhéré au parti national-social-

liste — quelques-uns même admettaient avoir fait partie des S.A. « Mais, me dit Kœnig, ils ne disent probablement pas toute la vérité, car ils savent parfaitement bien que nous ne pourrons pas faire de recoupement dans la plupart des cas. D'ailleurs les plus dangereux ne sont pas toujours ceux qui ont été les plus actifs dans le parti. »

On entendit alors un coup timide à la porte. « Herein ! » dit Kœnig. Un grand homme maigre et nerveux entra et déclina son nom : Singer. Il ressortit de l'interrogatoire qu'il était chimiste dans une usine près de Leipzig et avait étudié les combustibles d'aviation utilisés dans les moteurs à réaction. Il ressortait aussi qu'il n'était pas un très important personnage. Mais il se donnait beaucoup de mal à nous expliquer qu'il avait toujours admiré les Américains et leur maîtrise technique, et surtout qu'il voulait vivement continuer ses recherches pour le bénéfice des U.S.A. Kœnig jeta un coup d'œil sur les papiers posés sur la table. Herr Singer avait adhéré au parti en 1933, selon ses propres déclarations. « Est-ce vrai ? » demanda Kœnig.

Herr Singer se tira nerveusement le lobe de l'oreille. Oui, il ne voulait rien dissimuler. Il avait adhéré au parti en 1933. Mais il n'avait alors que 22 ans et, quand on est jeune, on est naturellement porté aux opinions extrêmes. Pour être tout à fait franc, il n'avait pas très bien compris ce qu'il faisait. Il pensait qu'il y avait beaucoup de bon dans le programme de Hitler. Toute l'industrie s'était remise en marche. On avait construit des autostrades.

Kœnig l'interrompit. « Herr Singer, même à 22 ans, vous pouviez comprendre que l'attitude du parti envers les Juifs, par exemple, était de la barbarie, et que la théorie de l'espace vital amènerait la guerre ? »

— Mais non ! les Allemands moyens comme moi, Singer, pouvaient-ils penser qu'après la Tchécoslovaquie, Hitler voudrait encore davantage ? Et les camps de concentration ? Personne n'en entendait parler. — Oui, on chuchotait bien

quelque chose sur Dachau, d'abord, puis sur Belsen. Mais on pensait qu'il s'agissait de criminels politiques. Comment aurait-on pu supposer que les SS extermineraient les gens secrètement? Était-ce d'ailleurs vrai? N'était-ce pas un peu exagéré pour les besoins de la propagande?... »

Au bout d'un moment, Kœnig se leva et Herr Singer quitta la pièce avec des courbettes et beaucoup d'assurances sur ses bonnes dispositions.

Il y eut cependant dans les interrogatoires suivants des personnages plus sympathiques. Ils admettaient leur attitude politique, offrirent des raisons et non des excuses et montrèrent des idées personnelles.

Werner Ditzen, mon acquisition de Gotha, se révéla même homme assez charmant. Il avait l'esprit rapide et aimable, et, bien qu'il n'eût que 31 ans, parut être un expert renommé dans le domaine des avions légers. Plusieurs techniciens américains amenés en Allemagne quelques jours plus tard pour jauger nos captures, firent de lui une mention spéciale.

UNE CARRIÈRE

S'il n'avait pas adhéré au Parti en 1939, m'expliqua Ditzen, il aurait été exclu de l'Université juste avant d'obtenir son diplôme de Docteur. Il avait d'ailleurs des lettres prouvant le dilemme dans lequel il s'était trouvé, Mais il admit avec candeur qu'il avait été « pour » Hitler dès 1933. « A ce moment-là, expliqua-t-il, c'était Hitler ou le communisme; j'ai préféré Hitler. »

Sur les autres points les plus importants, Ditzen semblait presque parfaitement sain, comparé à d'autres que j'avais entendus. Il s'indignait que tous les occupants de l'hôtel ne fussent pas aussi honnêtes sur leurs déclarations que lui-même. Il avait un regard direct et semblait répondre sincèrement. Je suppose que cela ne prouvait rien en définitive, mais contribuait à le rendre plus sympathique. L'interrogatoire dériva

au bout d'un certain temps hors du modèle réglementaire pour s'égarer sur le terrain de la bonne musique.

Je décidai que je lui ferais confiance. Les informations que Ditzen avait données à Kœnig sur les savants qui avaient appartenu aux Sections d'Assaut, entrèrent sur nos fiches, mais rien ne se produisit. Je ne reçus aucune directive pour l'élimination des indésirables politiques. En fait, la seule note d'orientation qui pénétra jamais à Bad Kissingen, fut une remarque faite par un colonel à Saint-Germain.

« S'ils sont antinazis mais sans importance scientifique, laissez-les tomber, mais s'ils ont de la valeur pour nous, ne vous inquiétez pas de leur passé politique. »

UNE CHASSE À L'HOMME INTERNATIONALE

L'opération Lusty dont j'avais été l'agent n'était, je l'appris bientôt, qu'une partie du plan général nommé « opération Paperclip ».

Mon travail fut pratiquement terminé le jour où les Russes entrèrent dans la zone « noire », dans la première semaine de ce mois de juillet.

Un ou deux officiers particulièrement zélés essayèrent de pénétrer dans les lignes de l'armée rouge pour continuer leur travail, mais les Russes réagirent immédiatement en établissant un réseau serré de postes bloquant les routes. Les savants allemands désireux de nous rallier durent alors utiliser la « frontière verte », c'est-à-dire la traversée clandestine des forêts.

Cependant, sans désarmer, nous continuâmes, dans le reste de l'Allemagne, la chasse aux savants, sans excepter les zones occupées par nos alliés occidentaux. En fait, la première grosse prise, qui marqua une date dans l'opération Paperclip, fut faite juste sous le nez des Anglais. Le colonel Donald Putt, de l'aviation américaine, s'était rendu à l'Institut Gœring pour la recherche aéronautique, dans la ville de

Braunschweig, en zone britannique. Il réussit à en ramener six des plus célèbres ingénieurs aéronautiques de toute l'Allemagne, dont l'expert des vitesses supersoniques Theodor Zobel et le metteur au point des fusées atomiques Rudolf Edse. Il leur promet comme récompense finale la nationalité américaine.

LES NUITS DU « WITTELSBACHER HOF »

Aucun de nous, je dois dire, n'imagina un seul instant que la pureté de nos alliés fût supérieure à la nôtre. D'ailleurs une nuit, deux officiers de renseignements français, pénétrèrent clandestinement dans l'hôtel « Wittelsbacher Hof », où nous abritions nos savants et leurs familles et firent le tour des chambres en faisant à leurs occupants des propositions supérieures aux nôtres, pour les pousser à faire leurs bagages, à entrer en zone française et de là en France. Les Allemands estimèrent que nous, Américains, pourrions les payer plus cher, s'ils nous mettaient en demeure, et ils hésitèrent. Cependant, quelques-uns nous quittèrent.

Vers la fin du mois d'août, le « Wittelsbacher Hof » atteignit son plein ; il y avait là 120 savants plus leurs familles. La source commençait cependant à tarir et nul ne savait quels seraient les ordres suivants. C'est sur ces entrefaites que je reçus l'ordre de quitter l'Allemagne pour rejoindre mon corps stationné en Angleterre. Quelques semaines après, j'étais démobilisé... L'opération Lusty avait cessé de me préoccuper autrement qu'entre le 4^e et le 5^e verre de bière, lorsque j'entendis le Ministre de la guerre, Robert Patterson déclarer que 130 savants de l'industrie de guerre allemande étaient au travail aux U.S.A. J'allais oublier l'affaire, quand une dépêche de Reuter, en octobre 1946, indiqua que 2400 savants allemands avaient été concentrés en zone américaine. Suivit une série de révélations, de démentis et d'accusations. Tout cela atteignit son point culminant le jour où un communiqué du

gouvernement militaire américain en Allemagne annonça que 300 savants allemands avaient été envoyés aux U.S.A. et que 1000 autres les rejoindraient avec leurs familles. Contrairement à ce qu'avait dit M. Patterson, ces savants allaient en Amérique comme volontaires et ils en seraient récompensés par la nationalité américaine.

Il s'ensuivit un flot de protestations de la part de la Fédération libérale américaine et de la Fédération scientifique. Mais tout s'apaisa...

Un peu plus d'un an après, un sénateur révéla dans un des plus grands magazines des U.S.A., que ces savants avaient été répartis dans toute l'Amérique : à Dayton, Colombus, Boston, Saint-Louis, New-York, et dans différentes villes du Texas, de Californie et du New-Mexico. Ils y travaillaient pour l'armée et l'aviation, pour des sociétés privées, et pour certaines universités fonctionnant sous contrat du Ministère de la guerre. Plusieurs avaient déjà acheté leurs propres maisons. Ils étaient libérés du contrôle. Leurs salaires allaient de 5500 \$ à 8000 \$ par an. Ils étaient en principe acceptés pour la nationalité américaine. 60 d'entre eux travaillant pour l'aviation avaient déjà leurs « premiers papiers ».

Le sénateur en question déclarait ne voir aucun inconvénient à cette procédure. Il admettait que la plupart d'entre eux avaient été membres du parti nazi, mais, ajoutait-il, « les savants sont des gens qui ne s'intéressent qu'à leur travail et pas beaucoup à la politique... »

LA SUITE D'UNE BELLE CARRIÈRE

A peu près cinq mois après j'eus la surprise de recevoir une lettre de Werner Ditzen. Sa femme avait lu un article de moi dans un magazine. Il m'écrivait qu'il serait heureux de me revoir. Tout à fait par hasard, un voyage d'affaires m'amena à quelque temps de là dans la ville du Middle West où ils vivaient. Je les appelai au téléphone et ils m'invitèrent à

passer la journée dans leur maison. Ils m'attendaient à la gare dans une Ford flambant neuve. Nous nous serrâmes les mains, et pendant que nous traversions les paisibles quartiers de la ville, ils me racontèrent ce qui leur était arrivé.

Peu de temps après que j'eus quitté Bad Kissingen, Ditzen et une douzaine d'autres savants, avaient été transférés dans un petit château à Versailles. Là, pour la première fois, on leur donna un contrat écrit, les liant à l'aviation américaine.

Puisque les lois d'immigration aux U.S.A. ne permettaient pas aux ressortissants ennemis l'entrée du pays, ils étaient incorporés dans l'armée américaine et envoyés en mission. C'était une situation nette ! Cependant les Allemands furent choqués d'apprendre que leurs familles ne les suivraient pas avant un an. Ils protestèrent vivement et hautement contre cette rupture de promesse. Les épouses furent envoyées à Landhut, au nord de Munich, et là, sous surveillance, elles recevaient une part des salaires de leurs maris en attendant de les rejoindre en Amérique.

Quand les savants eurent fait leurs preuves, on leur permit de se chercher un logement privé dans la zone où ils travaillaient. Ditzen me dit combien il avait été vexé de voir beaucoup d'anciens membres particulièrement ardents du Parti, pourvus de cette permission avant lui. Sur ces entrefaites, une demande spéciale pour son emploi lui fut adressée de l'Université où il travaillait. Il accepta l'emploi, trouva un appartement qu'il occupa avec sa famille et gagna 5500 \$ par an. Au printemps suivant, il signa un nouveau contrat pour 6000 \$ et, en même temps trouva une maison entourée d'un jardin et avec un long bail.

Enfin les Ditzen commencèrent à jouir de la vie américaine dont ils avaient depuis si longtemps entendu parler. Car la guerre mène à tout, à condition d'en sortir...

Ditzen se rapprocha de moi. Il me confia :

« Nos voisins sont de braves gens. Ce sont pour la plupart des gens très simples : un mécanicien à gauche et un libraire

à droite. Ils pensent que nous sommes une sorte de réfugiés. Leurs enfants et les nôtres jouent ensemble. Au fait, ils ont oublié tout leur allemand. Nous n'en prononçons jamais un mot dans la maison. »

A ce moment-là, les enfants firent irruption dans la maison. « Tiens, j'ai un avion à réaction ici », dit Johnny, en plongeant sous le sofa. « Mais non », dit Kate, sa sœur, « tu vois bien qu'il a une hélice. » « Tu vois bien que tu n'y connais rien, répondit Johnny, c'est une turbine à réaction. » Il se tourna vers moi et me prit à témoin.

« Vous voyez, j'américanise ma famille, me dit Ditzen. En fait, je suis très confortable ici. Je ne déplore qu'une chose, la manière dont on me traite à l'usine. »

Ditzen est en effet sous le contrôle d'officiers d'aviation et son travail l'amène souvent sur les terrains militaires.

« Théoriquement, nous sommes toujours des ressortissants ennemis, car le Département d'Etat en prend à son aise pour nous faire attendre la naturalisation américaine. Mais vraiment, les officiers du terrain d'aviation veulent surveiller tout notre courrier, etc. »

« C'est une folie, j'ai continuellement accès à des rapports secrets. Je travaille sur des projets secrets. Pourquoi me brime-t-on encore ?... Je peux m'imaginer ce qu'ils ressentent. Mais après tout, je n'ai jamais été un nazi fanatique. Je ne me suis jamais, au fond, beaucoup occupé de politique. »

M. HUNT
